

## 17e biennale de la danse Olivia Ruiz : « Immigrer vous condamne à être un métèque toute votre vie »

Elle chante ses chansons et danse la partition chorégraphique de Jean-Claude Gallotta. *Volver*, faux biopic et vraie tragédie dansée, parle un peu d'elle, beaucoup de ses grands-parents espagnols et surtout de déracinement.

*Vous chantez, vous dansez : votre trac est-il différent de celui d'un concert ?*

« Je ne vais pas vous mentir : je suis absolument pétrifiée de peur ! C'est un énorme challenge d'associer le chant et la danse, même si ma partition chorégraphique est évidemment différente de celle des danseurs. En concert, je suis l'unique patronne : je reprends mon souffle quand je le veux. Là, je n'ai pas d'autre choix que de suivre la partition écrite par Jean-Claude (Gallotta). Garder un joli port de corps, tenir le compte de la cadence, tout en restant connectée aux paroles de mes chansons, dont certaines que je n'ai pas chantées depuis dix ans, ça fait énormément d'informations qui se télescopent ! »

*Avez-vous été surprise par les treize chansons choisies par Gallotta ?*

« Oui, parce qu'il a beaucoup pioché dans mon premier album. J'ai juste rajouté une version franco-espagnole de *J'traîne les pieds*, à un moment primordial de l'histoire. »

### *Volver est un faux biopic...*

« Il parle de mes trois grands-parents espagnols. Deux femmes et un homme. Le sujet que je voulais privilégier était celui du voyage, de la personne confrontée au déracinement de l'immigration. Mes grands-parents, en fuyant le franquisme, ont pratiquement traversé les Pyrénées à pieds. L'une s'est retrouvée dans le camp de concentration d'Argelès. En tant que petite-fille d'immigrés, je porte les stigmates de ce déracinement. Même si je n'ai pas eu à en subir la douleur, je me sens responsable d'un devoir de mémoire. »

### *Quand leur histoire s'est-elle imposée à vous ?*

« Je me suis aperçue très tôt que, dès que je chantais en espagnol, mon timbre changeait et devenait porteur d'une tragédie. Je me le suis fait expliquer en thérapie, mais j'en avais d'abord parlé à mes grands-mères, c'est là qu'elles ont commencé à me raconter leur histoire. Quitter son pays, qu'on le comprenne tout de suite ou plus tard, vous condamne à être un métèque toute votre vie. »



*Pour la scène, Olivia Blanc est d'ailleurs devenue Olivia Ruiz...*

« Le côté Ruiz de ma famille est le plus engagé. J'aurais pu, indifféremment, prendre le nom de l'une ou l'autre de mes grands-mères. Mais, à l'époque, il y avait déjà un Olivier Carreras à la télé. J'ai donc pris Ruiz. Cette grand-mère, que j'évoque dans *J'traîne les pieds*, disait toujours : "Celle-là, elle est plus Espagnole que nous tous !" »

*Est-ce un hasard si, après ce travail sur le corps, votre album s'intitule A nos corps aimants et votre single, Mon corps, mon amour ?*

« Je l'ai enregistré avant *Volver*, mais il est possible que le premier travail que j'ai fait avec Jean-Claude, sur *L'Amour sorcier* dirigé par le chef Marc Minkowski (2013), m'ait influencée. Cela dit, j'ai toujours eu un rapport particulier au corps. Mon corps et moi, on s'aime et on se déteste. C'est violent, le corps. J'ai très mal vécu les changements à l'adolescence et, comme je viens d'avoir un bébé, mon corps a encore changé. Je suis en perpétuel questionnement sur le rapport à la chair, le désir, l'image renvoyée par le miroir. »

*Même vous, qui êtes jolie ?*

« D'abord, merci... Mais je me suis, par exemple, toujours sentie très proche des filles mal dans leur peau. J'ai besoin de les dorloter, de les rassurer, comme si je me projetais en elles. En fait, je ne me sens bien qu'au milieu de la bande de Jean-Claude. Le corps, avec eux, n'est jamais un problème, qu'ils soient grands, minces, petits ou plus ronds. Chaque période passée avec eux est un moment de réconciliation. Même si ça ne dure pas, il y a ce bonheur d'avoir la tête pleine et un corps qui devient, pour un temps, un ami. »

Recueilli par David S. Tran